

- 1) Dans *La Consolante*, Charles trouve le bonheur dans une vie (un monde, une femme, une famille, etc.) à l'opposé de la sienne. Ce sont deux femmes qui lui ouvrent les yeux. On dirait que les hommes ont un goût prononcé pour se perdre et s'anéantir dans des fausses vies (sans éclats et sans émotions), alors que le bonheur n'est jamais trop distant... Il suffit de savoir saisir les occasions. C'est ainsi ?**

Je ne sais pas comment c'est pour les autres hommes, je ne suis pas sociologue ou prêcheuse de la Bonne Parole, mais pour mon personnage, oui, c'est ainsi. Il a attendu d'avoir presque cinquante ans pour réaliser que le bonheur, ce n'était pas la réussite sociale ou professionnelle, mais plutôt de s'asseoir à une table avec plein d'enfants très vivants tout autour de lui.

Ce ne sont pas seulement des occasions à saisir, c'est de prendre conscience un jour de la chose suivante : Comment, et dans quel état d'esprit, ai-je envie de vivre puis de vieillir ?

Il ne choisit pas l'option la plus facile mais il choisit celle qui lui ressemble. Voilà notre défi à tous : choisir une vie qui nous ressemble...

(NdA : C'est beau, non ? Quand même... on dirait bien que je suis mûre pour la secte...)

- 2) Pourquoi le bonheur est-il si difficile à raconter dans un roman ? Pourquoi le malheur est traditionnellement plus « romanesque » ? Bonheur et littérature peuvent faire bon ménage ?**

La littérature peut faire bon ménage avec tout. Il suffit de trouver des personnages forts et de les regarder vivre. Heureux, malheureux, angoissés, remplis de doutes ou apaisés, tout le monde passe par là à un moment donné de son existence, tout le monde. Les personnages vivent et l'auteur raconte. Toutes les théories sur la bonne ou la mauvaise littérature, les bons ou les mauvais sentiments, n'ont aucun intérêt. La seule question qui importe c'est : A-t-on, ou non, envie de tourner la page ?

- 3) La consolante c'est juste une partie pour le plaisir. La littérature n'a autre but que le plaisir ? Ou elle peut nous consoler de nos malheurs ?**

La littérature, et l'art en général, peuvent consoler de tout. J'en suis convaincue. D'ailleurs les dictateurs le savent bien qui commencent toujours par confisquer les instruments de musique et jeter les poètes en prison. Les artistes sont plus puissants que les armes et toutes autres formes d'intimidation. Oui, une chanson ou un livre lu sous le manteau peuvent sauver un peuple.

4) Dans le roman, le narrateur fait preuve d'une certaine complicité avec le lecteur. Comment envisagez-vous les relations avec le lecteur ?

Comme ça. Comme une complicité. Une amitié, même. Mais comme vous avez pu le constater lors de la question précédente, je suis probablement un peu idéaliste... Tant pis. J'assume. J'écris pour des amis inconnus et nous nous rencontrons quand nos solitudes se croisent. Voilà pourquoi j'aime tant les livres : ce silence et cette solitude qui n'en sont plus dès lors que l'histoire commence. Raconter, lire ou écouter des histoires, tout est là.

5) Quand vous publiez un nouveau roman, vous ne vous sentez pas écrasée par le poids de la responsabilité vis-à-vis des attentes de vos nombreux lecteurs ?

Quand je l'écris, non. Quand je le publie, si. Et les jours de grande fatigue, je me dis que je devrais continuer d'écrire sans publier, ce serait l'idéal.

Mais... et l'amitié alors ? Mes lecteurs, même s'ils ne sont plus qu'un tout petit nombre un jour, demeurent des amis et il faut bien se donner du mal pour ses amis, non ?

Tant pis pour l'angoisse et « le poids des responsabilités ». Il est déjà trop tard... (Bref, je vais finir alcoolique, moi aussi.)